

Homélie du père Gaudron à la messe de Toussaint 2013 Chapelle Saint-Aurélien, Limoges

Toussaint, et nous contemplons « *la foule immense, de toutes nations, races, peuples et langues, debout devant le Trône et devant l'Agneau* », la foule immense de nos frères et sœurs croyants de tous les âges du monde, les fils et les filles d'Abraham, aussi nombreux que les astres du ciel, et qui aujourd'hui resplendissent de la lumière divine. Comme si les voix de la terre étaient conviées à se joindre à celles du ciel pour chanter la louange de Dieu dont la sainteté irradie à l'infini, l'Église de la terre monte vers la Jérusalem Céleste en chantant les litanies des saints : la foule des « *pauvres de cœur* », des « *doux* », des « *affligés* », de « *ceux qui ont faim et soif de justice* », des « *miséricordieux* », des « *cœurs purs* », des « *artisans de paix* ». Hommes et femmes qui n'ont jamais eu leurs noms inscrits ailleurs que dans le Livre de Vie.

Il y a bientôt cent ans, Charles Péguy parlait d'eux et de nous : « *Il ne faut pas sauver son âme comme on sauve un trésor. Il faut la sauver comme un perd un trésor, en la dépensant. Il faut se sauver ensemble ; il faut arriver ensemble chez le Bon Dieu ; il ne faut pas arriver les uns sans les autres. Il faudra revenir tous ensemble dans la maison de notre Père. Que dirait-il si nous arrivions les uns sans les autres ?* »

Au cœur de cette fête de Toussaint domine ce message : « *Makarioï oï ptokoï tô pneumati* » (« *Bienheureux les pauvres de cœur* »), un message pour vivre l'ordinaire de façon extraordinaire. L'Évangile des Béatitudes est le signe de ralliement spirituel. Car cette pauvreté-là, c'est d'abord une ouverture à Dieu dans la confiance, mais c'est aussi une ouverture à Jésus lui-même qui déclare : « *Ce que vous avez fait à ces pauvres, ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait* ».

Dans la chapelle construite en 1862 au milieu du parc de l'asile de Naugeat, aujourd'hui le Centre Hospitalier Spécialisé Esquirol, le peintre Jean-Baptiste Gardel réalisa la commande d'une grande fresque qui couvre le cul de four de l'abside du chœur. Autour de la figure centrale du Christ, mains ouvertes, vêtu d'un ample habit, rouge et bleu, debout sur la nuée, éclairé d'une lumière zénithale, figure un groupe de malades « *tranquilles* », en demi-cercles : certains son demi-vêtus, d'autres prostrés, les mains serrées sur la tête ; une religieuse soutient un malade allongé ; la lumière colore ces visages de pastel bleu et brun ; l'un tend les bras libérés de ses entraves, un autre, à terre, relève les yeux vers la figure tutélaire du Christ ; le peintre a décrit là les images de la folie connue au XIX^e siècle.

On est loin du Christ de Fra Angelico qui illustre ce qu'on vient de lire : sur un rocher, en haut d'une montagne de convention, le Christ est le doigt levé, face au demi-cercle attentif des apôtres. Le « *Christ consolateur* » de Jean-Baptiste Gardel et « *l'enseignant* » de Fra Angelico désignent le ciel, porteurs d'un message qui vient de plus haut, de plus loin aussi.

Car c'est le prophète Isaïe, en s'adressant au peuple enfin revenu de la déportation à Babylone, proclame le règne de Dieu au moment où commence quelque chose de nouveau : « *Dis aux prisonniers qu'ils sont libres, Celui qui a pitié d'eux vient les consoler, va proclamer la bonne nouvelle* ». Et Jésus pose les gestes qui attestent qu'il inaugure ce règne de la justice de Dieu. Les pauvres sont heureux parce que le règne apportera la fin de leur souffrance, les affligés sont heureux parce que le règne de Dieu va leur apporter la consolation. On pourrait traduire : « *Heureux les pauvres parce que Dieu en a assez de vous voir souffrir, parce que Dieu a décidé de vous montrer qu'il vous aime* ».

La fresque de l'hôpital de Naugeat insiste sur « la consolation » devant le spectacle de la maladie mentale ; Mais dans la schématisation de la scène, Fra Angelico va beaucoup plus loin : il a campé la figure du Christ comme un nouveau Moïse. Dans la langue du nouveau testament, « *ptokos* » (le pauvre) désigne le malheureux (comme le pauvre Lazare), à qui sont associés ceux qui « *ont faim et soif de justice* ». Jésus proclame l'idée qu'Il se fait du règne de Dieu pour lequel Il est envoyé : un règne qui rend heureux ceux qui sont privés de tout bonheur. Comme Moïse, Il rend le témoignage d'un Dieu qui prend parti : « *j'ai entendu la misère de mon peuple : va !* »

En plusieurs occasions, Jésus a prononcé telle ou telle béatitude, mais Matthieu les a rassemblées, en une sorte de catéchisme, tout au début de son évangile : elles résument ce qui a motivé les foules des disciples, ce qui les a interpellées ce petit groupe des disciples au point de les amener à tout quitter. Les Béatitudes, c'est un cri ; l'évangile développe une doctrine pour des gens déjà debout, pour des gens déjà en route avec des exigences radicales, des disciples qui savent qu'il s'agit du bonheur : « *Heureux...* ». Bien plus qu'une consolation, les Béatitudes résonnent comme un message d'espérance, non pas malgré les réalités de la vie, mais enraciné dans ces réalités mêmes : une espérance comme celle-là est forcément, quelque part, attachée à la croix du Christ.

C'est le message de ces béatitudes. L'évangile de Jésus, c'est cette annonce qu'il va vers Jérusalem pour donner sa vie, et qu'il y va, comme dit saint Pierre, en « *faisant le bien, il est passé* » ; dans passé, il y a le passage au milieu de nous, il y a aussi passion : passion pour ce bonheur à faire vivre, passion aussi, avec la souffrance, car il y a un prix à payer : le don de ce règne de Dieu.

*« Nul n'est disciple, hormis le serviteur ;
Nul n'est lumière sans l'amour indicible
Qui dans le frère découvre le Seigneur ;
Nul ne console, à moins d'avoir souffert ;
Nul ne témoigne s'il ne vit la Parole ;
L'homme gagne sa joie quand il se perd ».*

**Père Jean Marie Gaudron,
Vendredi 1^{er} novembre 2013**